

Chapitre seizième

Premier Epilogue

Ecolier, mon ami, demeurons ensemble, pendant quelques instants encore. Nous avons bourlingué. Nous avons devisé. Est-ce fatigant ou désagréable ?

Il reste, il n'y a pas à te le cacher, bien des découvertes à faire. Qui sait ? Ce sont, peut-être, les plus précieuses, parce que tu pourras les faire toi-même. Triboulet, le bouffon du Roi, n'avait-il pas raison ? La vie vaut d'être vécue, ne fût-ce que par curiosité. Et la ville ?

Le temps viendra bientôt, s'il n'est déjà là, où tu pourras te jeter, tout seul, dans l'aventure en petit, que constitue une promenade. Ce n'est pas une aventure ? Elle ne comporte pas assez d'imprévu ? On t'entend. Tu as lu, déjà, le *Manuel du Parfait Aventurier* de Pierre Mac Orlan, quelques volumes qui retracent les avatars des coureurs d'Océans, frères de la Côte ! Te tourneraient-ils la tête ?

Ne cours point le mirage. Tu verras bientôt où est ton lot. Il n'y a pas de place pour toi parmi l'équipage des gentilshommes de fortune. Ils sont

marqués au front par une fatalité noire que l'on n'a pas vue auprès de ton berceau. Tu travailleras, comme tout le monde. Tu apprendras à aimer ta plume ou tes outils. Tu choisiras tes loisirs, parce qu'ils seront rares. Tu voyageras, de temps en temps, pour faire ton plein de poésie, comme on fait le plein d'essence pour un moteur. C'est d'ailleurs indispensable. Lorsque tu ne pourras point voyager, tu te promèneras. De Maître se contentait, pour trouver des raisons de philosopher, de voyager autour de sa chambre. C'est également un beau voyage.

Si les randonnées à travers la ville t'ont mis en appétit, tu sais que nous n'avons pas épuisé les ressources. A moi, qui t'ai servi de guide, il me vient des conseils de partout, des suggestions, des itinéraires nouveaux. Pionnier sentimental, il paraît que j'ai oublié maints endroits charmants, maints souvenirs étonnants. Est-ce possible ? Certes. Je n'avais pas fait le vœu d'exprimer le zest de Bruxelles comme au presse-citron. Je sais qu'il reste bien des choses à narrer et il est infiniment probable que je ne m'en chargerai pas.

Viens ! Nous irons nous asseoir dans les Jardins du Cinquantenaire ou sur la Terrasse du Mont des Arts. Il fait beau temps. Tu as le choix, suivant que tu préféreras la perspective des marronniers ou les bosquets étagés où pépient les moineaux. Optes-tu peut-être pour la Forêt de Soignes ? Ce n'est plus la ville, et il m'en coûte de perdre contact avec elle, de quitter l'endroit où l'on perçoit

encore sa rumeur, où l'on écoute son rythme régulier.

Découvrir ?

Le motif en est partout. Laisse-toi mener par le hasard. Il n'est parfois point de meilleure boussole. Tiens ! Il est, entre autres, rue d'Artois une chapelle exquise. Elle est décorée comme le gothique anglais et, sous ses voûtes polychromes, il est agréable, même pour un païen, de lire avec recueillement un office sur les gestes du prêtre et les symboles. Une vierge adorable, qui a le sourire doux des jeunes filles chantées par Francis Jammes, la protège. Souffre que je ne cherche pas l'époque à laquelle elle remonte, quel style évoquent les godets de sa robe et les détails de son manteau. Sache seulement que cette madone s'appelle « Notre-Dame du Chant des Oiseaux ».

Un Musée ?

Tu seras servi. A l'époque où ton père usait comme toi ses grègues sur les bancs de l'école, on ne lui en montrait guère qu'un seul. Il pestait contre cette parcimonie. C'était en ce temps, déjà lointain, hélas, où l'on nous servait, pour toute récréation, une fois par an, une promenade au lac, une séance de projections lumineuses, une visite au Musée d'Histoire naturelle. La promenade, si elle n'était gâtée par la pluie, avait un goût douteux. C'était généralement en juin ou juillet. Le veau ou le jambon avait pris, dans les tartines, des reflets d'arc-en-ciel ou de poisson irisé. Arrosé d'une limonade à la framboise, tiède, à trente ans de distance on en regoûte la saveur.

DÉCOUVERTE

Les projections lumineuses nous entraînaient dans quelque Belgique ou quelque Italie monumentale où les édifices figés faisaient prétentieusement la roue sur un fond immobile. La lanterne ne se montrait pas toujours obéissante. La visite au Musée d'Histoire naturelle devait nous mettre en présence, elle aussi, d'une nature immobile, d'une nature empaillée, d'une nature en bocal qui sentait le formol, l'antimite, le renfermé. C'était le temps où la lanterne à projections lumineuses, jouet, fumait comme la locomotive dérisoire d'un vicinal ; où le moteur à alcool, divertissement scientifique, restait inutilisable parce que le niveau d'eau en verre avait éclaté ; où les constructions de carton-pierre permettaient seulement d'édifier une chapelle ou un monument à tourelles assez coco, avec des petits chapiteaux d'ardoise. Tu mesureras la distance. Ton appareil cinématographique embranché sur le réseau électrique, le moteur, le chemin de fer dont tu te distrais marchent comme des grands. Avec les accessoires Meccano, tu construis une usine, un chantier, un avion, un aérodrome, que sais-je ? Avec nos soldats de plomb, nous reconstituons la guerre des Boers. Tu peux, toi, canons de marine et tanks à l'appui, te figurer l'horreur de la guerre des tranchées.

Ah, ce Musée d'Histoire naturelle, combien riche, pourtant ! Il t'amusera, certes, plus que nous. Je l'ai retrouvé quelques années plus tard, tout entier, avec son odeur, son spectacle, des oiseaux-mouches aux sauriens géants, grâce à une chanson qui

DE BRUXELLES

fit florès. Elle était due à un grand gaillard chauve, qui, dans un vieux cabaret, le *Diable au corps*, rue aux Choux, puis à la *Maison du Rire*, rue d'Arenberg, racontait des histoires désopilantes et irrespectueuses, avec une solennité de diplomate pète-sec.

« Pitié pour un Iguanodon. »

Ah, ce Musée d'Histoire naturelle.

Le chansonnier s'appelait Enthoven. Lorsqu'il était à l'athénée, il écrivait des « rédactions » qui faisaient l'admiration de tous, tournées qu'elles étaient dans le style alerte d'Alphonse Daudet. Enthoven se fit revuiste. Après avoir fait courir les foules à Bruxelles, il alla se brûler les ailes à Paris.

Du Musée d'Histoire naturelle à la chanson, il n'y a qu'un pas, pour qui est libre et la réciproque est vraie. C'est bien ce que l'on nomme passer du coq à l'âne. Ton professeur te dira que c'est une anomalie du style et qu'il s'agit de la bannir avec soin. Elle a cependant fait la fortune de certains mouvements littéraires modernes.

Encore un Musée ? Tu veux me mettre à quia. Le Musée Charlier, avenue des Arts, est un bijou de haut goût. Des meubles, des toiles, des tapis. Un Laermans, des Oleffe, un Stobbaerts de la meilleure veine, un Frederic qui affirme la puissance de ce maître et d'autres tableaux de prix, dans une maison encore chaude de la présence d'un amateur perspicace. C'est proprement un bijou. Découvre-le toi-même, comme le Musée d'Ixelles. Je te recommande le Musée d'Ixelles. Il fut une

DÉCOUVERTE

période — est-elle révolue ? — où, pour pénétrer la peinture moderne, il valait mieux tenter l'expédition place Communale d'Ixelles — rue Van Aa, et s'attarder, tout seul, dans une espèce de préau éclairé par une verrière qui tient du garage et de la halle aux locomotives que de se rendre à la place du Musée.

Des souvenirs ?

Qui en fera le recensement ? Ils abondent. Il suffirait de raconter l'histoire des transformations de Bruxelles pour, allègre fossoyeur, en mettre au jour dans tous les coins. En veux-tu quelques exemples ? Au mois d'août 1850, des inondations fort graves font déborder à la fois la Senne, le canal de Charleroi et le canal de Willebroeck. Des modifications importantes s'imposent. C'est ainsi que le Bruxelles du peintre Van Moer va disparaître, peu à peu. Les travaux entrepris par le bourgmestre Anspach lui donneront le coup de grâce. Il est des peintures de Van Moer et de ses contemporains au Musée. Tu y liras la destinée de ces vieux quartiers, de ces rues, ruelles, venelles, impasses qui disparaissent, que l'on sacrifie lorsque mal aérés, malsains, ils compromettent le développement d'une ville qui prend conscience de sa force et de son opulence. Le Marché au beurre n'était pas encore remplacé par la Bourse. La Senne, déjà noireie d'immondices et d'eaux résiduaires, exposait encore sa déchéance pitoyable. Il en fut ainsi de tous côtés, dans les entours du grand Hospice, du théâtre de la Monnaie, de Sainte-Gudule, de la

DE BRUXELLES

rue Royale, du Palais de Justice, des Galeries Saint-Hubert. En cinquante ans, le cœur de la ville allait être renouvelé.

Si tu veux préciser cela, feuillette un jour les livres de Hymans, contemple les toiles de Van Moer et de ses contemporains. Compose, à ton usage, un Bruxelles par l'image, une iconographie bruxelloise qui ferait envie à John Grand Carteret ou à Warnod. Ajoute les toiles qui couvrent les murailles de la Brasserie flamande, rue Auguste Orts ; celles qui ornent une taverne que je sais, chaussée d'Alsemberg, et qui montrent le vieux Saint-Gilles. Visite la Maison du Roi et les Maisons communales où reposent des documents que l'on réunira peut-être un jour, car je vois très bien, pour tes fils, un Musée complet de la Ville de Bruxelles.

Ces modifications, ces transformations, elles s'intègrent à la vie de la Cité. Elles la constituent presque. Tu les suivras, comme nous les avons suivies, d'abord avec détachement, puis avec attention, puis avec surprise, puis avec attendrissement.

Sur l'esplanade que l'on aménage entre les Galeries Saint-Hubert, la rue de la Montagne, Sainte-Gudule, les Banques et le Palais des Beaux-Arts, nous avons, étudiants de l'Université libre, enfilé vingt fois le dédale des vestibules et des carrefours qui formaient le quartier de la Putterie. Rue Nuit et Jour. La Maison Espagnole de la rue Nuit et Jour ? Qu'est-elle devenue ? Pour nous consoler, quand elle a disparu, nous avons inventé

DÉCOUVERTE

la légende qu'un milliardaire américain l'avait achetée, pour la reconstituer, moellon par moellon dans un parc de l'Arkansas ou du Milwaukee. Où sont les cafés de la rue Cantersteen, le Ballon et les autres ? Et le *Duc Jean* où des professeurs ne dédaignaient pas de se réunir, régulièrement, devant une pinte de gueuze ? Combien étaient-ils ? Chaque fois que l'un d'entre eux disparaissait, ses amis, pour rendre hommage à sa mémoire, maintenait sa chaise, vide, près de la table où ils se réunissaient.

Ecolier, mon ami, tu vois que nous ne pouvions point nous quitter si vite. Il fallait compléter le viatique que tu emporteras dans tes promenades qui sont à la fois distractions et pèlerinages.

La faune des rues se renouvelle, elle aussi. Espèces disparues : c'est le chapitre de l'ornithologie qui s'accroît le plus rapidement. La vie moderne ressemble au chasseur. Elle le devance même. Il n'en est qu'au fusil à tir rapide. Elle chasse à la mitrailleuse et à la grenade. L'adaptation, il est vrai, crée des espèces nouvelles. Leur nombre est insuffisant pour combler tous les vides. Sur le couvercle de la caisse dans quoi nous avons rangé le « garde-ville » au képi mou, le marchand d'oublies, le marchand de marrons, de coco, de carabites, nous n'alignons guère que l'agent de poste fixe au casque blanc, le bonnisseur de cinéma, de photographies pour abonnements et cartes « d'identité », quelques camelots et quelques marchands ambulants. Dans le coffre iront

DE BRUXELLES

rejoindre « Anneessens », qui vendait des crevettes et des crabes et avait posé pour la statue du héros brabançon, la bonne vieille au bonnet noir et au tablier blanc qui vendait des « couques » et des œufs durs, en face le café de la Rose près de la rue des Eperonniers, la roulotte à frites, aubaine des noctambules. Déjà, elle a fait avec sa décoration opulente, ses vitres biseautées, montre d'un désir de luxe qui devait la perdre. Elle sera remplacée par une automobile. Il en est une ; elle stationne place de la Vieille Halle aux Blés. Modernisation, s'il en est. Il en va de même pour le marchand de crème à la glace qui s'est rapidement accommodé aux exigences actuelles. Quelle fatigue de pousser devant soi la charrette où la crème, ne dis pas ice-cream, cela me désoblige, prend l'aspect d'une motte de beurre givrée dans un chaudron de zinc, décoiffé de son chapeau de cuivre.

La marmite fumante où mijotent les escargots, odeur de marée chaude, sera hissée tantôt sur une camionnette ou sur une auto-chenille et les « crabes et les caricoles ». Que trouvera la marchande de moules « up to date » ?

Garnir, sous le pseudonyme de Curtio, a silhouetté, avec quelle verve, les types bruxellois, de « l'ettefretter » au « tonneklinker ». Ce sont les caractères de la Bruyère de la Marollie. Ne les laisse point échapper, si tu les rencontres chez le bouquiniste. Pour les ethnographies descriptives, il faut remonter plus haut. Il en est une : *Les Belges peints par eux-mêmes*, par Théobald Cléonte, gravures de W. Brown. Il n'en est venu jusqu'à

DÉCOUVERTE

moi qu'un volume et l'œuvre en comporte plusieurs. On y remarque les types d'estaminet. L'auteur souligne à juste titre que la domination espagnole nous a laissé une foule de mots dont on cherche vainement ailleurs l'étymologie. Ainsi, dit-il, estaminet vient évidemment de « estamento », assemblée, et « faro » du mot castillan « farro » qui signifie liqueur d'orge. Victor Joly, l'un des collaborateurs de cette anthologie, croque le profil du « baes ». Mademoiselle Marie B. trace le portrait en pied de la fille de boutique, qu'elle range parmi les types bourgeois. Il y a le type politique, dessiné par Théodore Juste : c'est Monsieur Trullemans, représentant. Il y a le marguillier, les politiques de cabaret, ancêtres des stratèges en chambre, qui ont sévi pendant la guerre. Il y a les types académiques et les types populaires. Il y a le rat d'audience et le comédien de société. Que de savoureuses histoires à puiser là ! Les types de la rue nous manquent, hélas.

Les types de la rue ! Marchand de loques et d'os. *Vodden en beenen*. La vieille femme, qui portait un sac sur son échine voûtée et glapissait un appel inintelligible comme une formule incantatoire, est morte à l'hôpital. Ses enfants roulent carrosse. Le *scheersliiep*, avec sa petite voiture qui abritait sa meule sous un auvent de bois, ne tire plus une gerbe d'étincelles en aiguisant, en signe d'appel, la faux de Saturne. Qu'est devenu ce gagne-petit, philosophe et concentré ? Que sont devenus les marchands de loques, qui payaient leurs

DE BRUXELLES

achats de moulins en papier ? La femme chantait :

C'est moi qui les fais,

C'est moi qui les vends,

C'est mon mari qui boit l'argent.

Qu'est devenue la marchande de mouron ? Elle s'est installée au marché avec son étalage de mouron blanc, de perches jaunes, de plantin en grappes. Les grapilleurs de charbon à demi-consumé, les chercheurs de schramouille, s'ils se raréfient, existent encore. Cherche-les et tu trouveras des spécimens inattendus de petits truands pacifiques. Voici le marchand de sable blanc. Voici l'aiguiseur de scies. On le rencontre chez le boucher ou chez le charcutier. Il taraude les dents de ces squales redoutables que les machines vont remplacer. Les colporteuses de poissons ! Elles s'en vont. Les frigorifères roulants vont remplacer les somptueuses natures mortes qu'elles nous offraient, le jeudi. Les marchandes d'anguilles n'écorchent plus leurs bêtes sur le couvercle gigantesque des paniers où grouillaient les serpents noirs des tragédies antiques. La Gorgone s'est coupé les cheveux. Hâte-toi, petit ! Voici encore quelques marchands d'objets en osier et vendant des crayons, des épingle de sûreté, de la pacotille, les romanichelles. Avec leur démarche souple, leurs jupes étoffées, elles se glissent de porte en porte et disent souvent la bonne aventure aux servantes. La fille blonde, aux joues rouges, hennuyère ou brabançonne, est médusée par ces créatures qui ont pour patrie tous les terrains vagues du monde. Le chat et le canari.

DÉCOUVERTE

Les laitières, Perrette avait des cruches de cuivre et une charrette à chiens, ne sont plus. On ne s'écrie plus, au premier coup de sonnette du jour : « Voilà la laitière. » On dit : « Voilà le laitier et sa Ford. » Mais voici toujours le négociant avisé, vêtu comme un citoyen de Vollandam ou de Schiedam, casquette de soie et gilet à manches : hollandsche haring. Voici les rémouleurs de musique. Voici encore l'homme-orchestre avec sa grosse-caisse, son accordéon et son chapeau chinois.

La police interdit aux vendeurs de journaux de corser, comme autrefois, leurs annonces par quelque manchette hurlée d'une voix de stentor. Il n'en subsiste pas moins quelques types parmi eux.

Ce n'est rien, crois-tu, un cri ? Tu ne comprendras peut-être pas, mais tes père et mère saisiront toutes les différences, toutes les nuances que des cris peuvent comporter.

Avant guerre, on entendait, se brochant sur la sonnerie du marchand de pétrole, encore un disparu, sur l'abolement des chiens des boulangeries du « Peuple » au retour de leur tournée : « *Le Soir* pour demain, une cens le numéro. » Il était quatre heures.

Pendant la guerre c'était : « *Le Bruzellois*. Dernières nouvelles. » Tu ne te figures pas ce que ce cri pouvait contenir de menaces tragiques, au moment des offensives sur Verdun.

Après la guerre : « *Le Soir*. » Un camelot facé-

DE BRUXELLES

tieux, à Saint-Gilles, a mis ce titre sur trois notes. Il en fait : « Le Soi-a-re. » C'est un type.

Le Bruxelles d'avant-guerre assemblait des bourgades et des hameaux. Chacun d'eux comptait quelque bohème, quelque braque, quelque innocent. Il avait sa légende, ses manies, ses habitués. Au boulevard de Waterloo, on rencontrait « la Marquise ». Elle avait fière mine. Sa folie, bien douce, se plaisait à arborer des toilettes désuètes. Elle se promenait, le regard perdu, comme si elle avait rejoint Trianon. Entre la rue de la Prévoyance et la Porte de Hal, on rencontrait Papa Loulou. C'était, pour le moins, le fils de Quasimodo. Il avait un air farouche, pratiquait tous les métiers et faisait peur aux petits enfants. Il y avait « Zotte Louis ». Pauvre vieux camarade. Il préfigure Charlot. A un être de génie, il n'aurait pas fallu davantage de fantaisie pour créer un grand clown. Un chapeau de paille, une badine, une jaquette trop courte, des souliers énormes. Il allait à l'endroit où il se croyait appelé. Il savait qu'il y rencontrerait une demi-douzaine d'enfants. Imitateur parfait, il contrefaisait à lui seul un orchestre, organisait une sarabande. Il avait une voix comme quand on chante à travers du papier de soie, sur un peigne. Mistinguett, si elle avait pu, en aurait acheté une pareille. De six, gamins et gamines étaient devenus cent. L'armée du plaisir. Les clampins délaissaient leurs billes, les clampines leurs bêches ; les petits trouffions, hauts comme le poing, délaissaient leurs té-

tines : on le suivait. Il commandait d'un geste à ce régiment, sans cesse accru, de mal mouchés qui chantaient et dansaient avec lui. On se pliait à ses ordres et il fallait le voir, général dérisoire, ralentir ou hâter la procession dansante, piaillante, hurlante sur des airs qu'il improvisait, ou empruntait au répertoire populaire, tantôt contrebasse, tantôt clairon, tantôt batterie, jazz anticipatif et alterné. On ne lui faisait point de mal, c'était un ami. Il portait vingt décorations. Il avait gardé ce que le poète Fernand Séverin a appelé le « don de l'enfance ». C'est ce don qui fait les grands artistes et les innocents.

« Zotte Louitje » ne dansait plus depuis la guerre et est mort au début de 1931. Saluons, veux-tu, en passant, sa mémoire.

Ecolier mon ami, tu pourras bientôt partir seul. Regarde. Ecoute. Fabrique du souvenir avec tout cela. Cela occupe et, au fond, cela se retrouve avec joie, plus tard... Mais, je bavarde ...et peut-être que tu dors.

Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE
BRUXELLES
1931